



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des  
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les  
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[P - R]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

PIS

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60240](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60240)

permises dans les productions de sa jeunesse, il ne lui est rien échappé, dans ses écrits, contre la Religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la société, ne sont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les faillies d'un esprit vif qui ne réfléchissoit pas toujours. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de son repentir : elles sont consignées dans les papiers publics. Cette démarche, vraiment philosophique, a été vraisemblablement la cause de la haine des philosophes contre lui. Ne seroit-ce que dans la hardiesse à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que consistera la philosophie ? Et deviendra-t-on l'anathème de ces messieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'auroit jamais dû échapper ?

PISAN, (Thomas de) astrologue de Bologne, fut appelé à Venise par un docteur de Forli, conseiller de la république, dont il épousa la fille. Les Vénitiens, instruits de sa capacité, l'honorèrent du titre qu'avoit son beau-pere. La réputation de son profond savoir porta le roi de France Charles V, & le roi de Hongrie, à le faire solliciter en même tems de se rendre dans leurs états. Pisan préféra la France où il jouit d'un grand crédit, que la mort de Charles V, arrivée en 1380, affoiblit beaucoup. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé, & ses infirmités le conduisirent au tombeau quelques années après. Christine de Pisan, sa fille, dont nous allons parler, assure

qu'il mourut à l'heure même qu'il avoit prédit. Voy. MORIN Jean-Baptiste.

PISAN, (Christine) fille du précédent, née à Venise vers l'an 1363, n'étoit âgée que de 5 ans, lorsque son pere la fit venir en France, où elle épousa un jeune gentilhomme de Picardie, nommé *Etienne Castel*, à l'âge de 15 ans. Une maladie contagieuse ayant emporté cet époux en 1389, à 34 ans ; Christine âgée seulement de 25 ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, & elle composa un grand nombre d'ouvrages en vers & en prose. Charles VI lui accorda une pension considérable. On a d'elle : I. *Les Cent Histoires de Troyes* en rimes, petit in-fol. sans date. II. *Le Trésor de la Cité des Dames*, Paris, 1497, in-folio. III. *Le Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris, 1549, in-12. IV. Une partie de ses Poésies a été imprimée à Paris en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque du roi & dans d'autres bibliothèques. Elles respirent la naïveté & la tendresse. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur, est la *Vie de Charles V*, qu'elle composa à la prière de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette Vie se trouve dans le 3e. volume des *Dissertations sur l'Histoire Ecclésiastique de Paris*, par l'abbé le Bœuf, qui a écrit la *Vie* de cette famille.

PISANI, (Victor) général Vénitien, se distingua contre les Génois & en Dalmatie. Un

revers fit oublier ses services ; il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut cependant convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées, les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armerent leurs galeres ; mais les matelots refusèrent d'y monter, si on ne leur rendoit le général Pisani. Les nobles furent obligés de l'aller chercher à la prison, & il parvint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite, il approuva la sentence rendue contre lui, puisqu'on l'avoit crue utile au bien public, & reprit le commandement que le doge le pressoit d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort, qui le surprit en 1380.

PISANO, voyez ANDRÉ DE PISE.

PISCATOR, en allemand FISCHER, (Jean) théologien Allemand, enseigna la théologie à Strasbourg sa patrie. Son attachement au Calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg en 1546. On a de lui : I. *Des Commentaires sur l'Ancien & le Nouveau Testament*, en plusieurs vol. in-8°. II. *Amica Collatio de Religione cum C. Vorstio*, Goude, 1613, in-4°.

PISIDES, (George) diacre, fut garde-des-chartres & référendaire de l'église de Constantinople sous l'empire d'Héraclius, vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs iambes sur la *Création du monde*, & un autre *Poème sur la vanité*

*de la Vie*. Ils n'offrent ni poésie, ni élégance. On les trouve dans la *Bibliothèque des Peres*. On les a insérés aussi dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Genève, 1606 & 1614, 2 vol. in-folio ; & on les a imprimés séparément à Paris, 1584, in-4°. On lui attribue encore plusieurs *Sermons* en l'honneur de la Ste. Vierge, que le P. Combefis a publiés. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus & de galimatias.

PISISTRATE, général Athénien, descendant de Codrus, se signala à la prise de l'isle de Salamine ; mais après avoir été le défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Au talent de s'énoncer avec facilité, il joignoit l'artifice & le masque du patriotisme. Il se montroit ardent défenseur de l'égalité : moyen usé, mais qui dans tous les tems séduit la lie du peuple. Solon, alors maître d'Athènes, découvrit aisément les vues de ce citoyen, & les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, voyant qu'on avoit pénétré ses projets, eut recours à une ruse qui lui réussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fait porter à la place publique. La populace s'assemble : il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, & se plaint de ce qu'il est la victime de son zèle pour la république. Le peuple, touché par ce spectacle, lui donne 50 gardes ; il en augmente le nombre, & se rend bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 avant J. C. La ville, saisie de crainte, reconnoît le tyran. Cependant

Lycurgue & Megaclès se réunissent contre lui, & le chassent d'Athènes; ses biens furent mis à l'encan, & il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux prétendus libérateurs d'Athènes ne restèrent pas long-tems unis. Megaclès, pour qui Lycurgue étoit un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il vouloit épouser sa fille. Le tyran y consentit, & ayant réuni ses forces avec celles de son beau-pere, il obligea Lycurgue de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la populace une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnoit ordinairement à Minerve, courut les rues d'Athènes sur un char superbe, en criant dans tous les carrefours, que Minerve leur protectrice ramenoit enfin le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle-même, descendue exprès du ciel pour le bonheur d'Athènes. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie; il s'empara du pouvoir souverain, & rendit public son mariage avec la fille de Megaclès. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le pere de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athènes & les troupes mêmes de Pisistrate. Le tyran, abandonné des siens, se sauva dans l'isle d'Eubée, l'an 544 avant J. C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, & par les intrigues de son fils Hippias,

qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, & entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Megaclès furent sacrifiés à sa cruauté & à son ambition. Dès qu'il eut satisfait son orgueil & sa vengeance, il montra à l'imitation des faux philosophes de tous les siècles, quelques vertus factices, & tâcha de couvrir ses excès de quelques actes de bienfaisance. Il fit quelques établissemens utiles. Il ordonna que les soldats blessés seroient nourris aux dépens de l'état. Il éleva dans Athènes une académie, qu'il enrichit d'une bibliothèque publique. Cicéron croit qu'il gratifia les Athéniens des ouvrages d'Homere, & les mit en ordre. Après avoir régné 33 ans, il mourut l'an 528 avant J. C. Hippiarque & Hippias ses fils lui succéderent.

PISO, voyez POIS Charles.

PISON, (*Lucius Calpurnius Piso*) surnommé *Frugi* à cause de sa frugalité, étoit de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple l'an 149 avant J. C., puis consul. Pendant son tribunat il publia une Loi contre le crime de concussion: *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis*. Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnoître les services d'un de ses fils qui s'étoit distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or du poids de 20 livres. Pison joignoit aux qualités de bon citoyen, les talens de jurisconsulte, d'orateur & d'historien. Il

avoit composé des *Harangues*, qui ne se trouvoient plus du tems de Cicéron; & des *Annales* d'un style assez bas: elles sont aussi perdues.

PISON, (*Caius Calpurnius*) consul Romain, l'an 67 avant J. C., fut auteur de la Loi qui défendoit les brigues pour les magistratures: *Lex Calpurnia de ambitu*. Il fit éclater toute la fermeté digne d'un consul, dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple Romain, gagné par les carettes empoisonnées de Marc-Palican, homme turbulent & séditieux, alloit se couvrir du dernier opprobre, en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisoient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, Pison monta dans la tribune aux harangues; & quand on lui demanda s'il déclareroit Palican consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer? il répondit d'abord, « qu'il ne croyoit pas » la république ensevelie dans » des ténèbres assez épaisses » pour en venir à ce degré » d'infamie ». Ensuite comme on le pressoit vivement, & qu'on lui répétoit: « Parlez, » que feriez-vous, si la chose » arrivoit? — Non, repartit » Pison, je ne le nommerois » point ». Par cette réponse ferme & laconique, il enleva le consulat à Palican, avant qu'il pût l'obtenir. Pison, suivant Cicéron, avoit la conception tardive; mais il pensoit

mûrement & sentément, & par une fermeté placée à propos, il paroïsoit plus habile qu'il n'étoit réellement.

PISON, (*Cneius Calpurnius*) fut consul sous Auguste, & gouverneur de Syrie sous Tibère. On prétend qu'il fit empoisonner Germanicus. Accusé de ce crime & se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort l'an 20 de J. C. On rapporte de lui des traits de cruauté atroces. Ayant donné ordre, dans la chaleur de la colere, de conduire au supplice un soldat, comme coupable de la mort d'un de ses compagnons, avec lequel il étoit forti du camp & sans lequel il étoit revenu; il ne voulut jamais accorder à ses prieres quelque tems, pour s'informer de ce qu'il pouvoit être devenu. Le soldat, pour subir sa condamnation, fut mené hors des retranchemens, & déjà il présentoit la tête, lorsque son compagnon, qu'on l'accusoit d'avoir tué, reparut. Le centurion alors chargé de l'exécution, ordonna au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau. Ces deux compagnons, après s'être embrassés l'un l'autre, sont conduits vers Pison, au milieu des cris de joie de toute l'armée, & d'une foule prodigieuse de peuple. Pison, tout écumant de rage, monte sur son tribunal, prononce contre tous trois, sans excepter le centurion qui avoit ramené le soldat condamné, un même arrêt de mort en ces termes: « Toi, j'ordonne qu'on » te mette à mort, parce que » tu as déjà été condamné; » toi, parce que tu as été la

» cause de la condamnation de  
 » ton camarade; & toi, parce  
 » qu'ayant eu ordre de faire  
 » mourir ce soldat, tu n'as pas  
 » obéi à ton prince ». Nous  
 ne lifons pas qu'une telle atrocité ait été punie, & cela seul suffit pour nous apprendre dans quel état étoit dès-lors les loix & les mœurs romaines.

PISON, *Lucius Calpurnius*) sénateur Romain de la famille des précédens, accompagna en 258 l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été pris, & Macrien nommé son successeur, le nouvel empereur envoya Pison dans l'Achaïe pour s'opposer à Valens. Pison au lieu de le combattre se retira en Thessalie, où ses soldats lui donnerent la pourpre impériale. Valens marcha contre lui & lui fit ôter la vie en 261, après un regne de quelques semaines.

PISON, (Guillaume) né à Leyde, docteur en médecine, la pratiqua au Brésil, aux Indes & à Amsterdam. Les libéralités de Maurice, comte de Nassau, le mirent en état de donner son *Historia Naturalis Brasiliae, in quâ non tantùm plantarum & animalia, sed & indigenarum morbi & mores describuntur*, Leyde, 1648, in-fol., réimprimée sous le titre *De India utriusque re Naturali & Medica*, Amsterdam, 1658, in-fol.

PISONES, voyez POIS.

PISSELEU, (Anne de) duchesse d'Etampes, d'une ancienne famille de Picardie, étoit fille-d'honneur de Louise de Savoie, mere de François I. Ce prince la vit à Bayonne à son retour d'Espagne, & conçut pour elle une passion violente, Il la maria en 1536 à Jean

de Brosse, qui eut le comté d'Etampes, érigé en duché. La duchesse parvint au plus haut point de la faveur, & elle s'en servit pour enrichir ses amis & perdre ses ennemis. L'amiral Chabot, son ami, dégradé par arrêt du Parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542; & le chancelier Poyet, dont elle croyoit avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. On a dit que cette favorite avoit révélé à l'empereur Charles-Quint des secrets importants, qui firent battre les armées Françoises; mais c'est un conte imaginé pour excuser les défaites de François I. Après la mort de ce prince, on lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576.

PISTORIUS, (Jean) né à Nidda, dans la Hesse, en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, & fut reçu docteur avec applaudissement; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espéroit, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Frédéric, margrave de Bade-Dourlach. Il avoit embrassé la religion protestante; mais il la quitta quelque tems après, pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur Rodolphe II, & prévôt de la cathédrale de Breslaw. On a de lui: I. Plusieurs Traités de Controverse contre les Luthériens. II. *Artis Cabalisticæ Scriptores*, Bâle, 1587; recueil peu commun & recherché. III. *Scriptores rerum Polonicarum*. IV. *Scriptores de rebus Germanicis*, en 3 vol. in-

folio, 1603 à 1613; recueil curieux & assez rare. Il auroit pu être mieux digéré. L'auteur mourut en 1608.

PITARD, (Jean) Normand, premier chirurgien de S. Louis, occupa avec distinction la même place auprès des rois Philippe le Hardi & Philippe le Bel. La chirurgie n'avoit point encore eu de chef: cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire, livré à une foule de charlatans qui abusoient de la crédulité & de la fanté de ses semblables. Etayé de son crédit & des biens qu'il avoit acquis par ses talens, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle, en fondant le college ou la société des chirurgiens à Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les Statuts l'an 1260; mais il ne les publia que plusieurs années après, confirmés par l'autorité royale. Il s'obligea le premier par serment à les observer, & son exemple fut suivi par ses confreres. Il mourut vers 1311.

PITAU, (Nicolas) graveur d'Anvers, donna une grande idée de ses talens par la *Ste. Famille* qu'il grava d'après Raphaël. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction & la fonte des contours, qui rendent le précieux & l'effet de l'original, peuvent servir de modele à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Parmi les ouvrages de Pitau, on remarque plusieurs Portraits qu'il grava d'après ses dessins, & notamment celui de *S. François de Sales*, revêtu du *Pallium*. Il mourut en 1671, à 38 ans.

PITAVAL, voyez GAYOT.  
PITHEAS, voyez PYTHEAS.  
PITHO ou SUADA, déesse de l'Eloquence, étoit fille de Mercure & de Vénus, à laquelle on la donnoit quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadème sur la tête, pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé, dans l'attitude de la déclamation; & tient de l'autre main un foudre & des chaînes de fleurs, signifiant le pouvoir de la raison & le charme du sentiment, qu'elle fait également employer. On voit à ses côtés un caducée, symbole de la persuasion; & les écrits de Démosthenes & de Cicéron, les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

PITHOU, (Pierre) naquit en 1539 à Troyes en Champagne, d'une famille distinguée. Après son éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnebe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, & s'y enrichit, sous le célèbre Cujas, de toutes les connoissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. La timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le Calvinisme faisoit alors des ravages sanglans en France; Pithou, imbu des erreurs de cette secte, faillit de perdre la vie à la St-Barthélemi. Devenu catholique l'année d'après, quoique toujours prévenu pour les Protestans & estimé d'eux, il fut substitut du procureur-général, puis procureur-général en 1581 dans